Document généré le 9 oct. 2024 10:49

Jeu
Revue de théâtre

« Je t'haime Mona Moure »

Marie Malo

Numéro 31 (2), 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28466ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Malo, M. (1984). Compte rendu de [« Je t'haime Mona Moure »]. *Jeu*, (31), 158–158.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«je t'haime mona moure»

les méfaits de la cigogne

Pièce de Rachel Moisan et d'André Boulanger, Montréal, Soudeyns-Donzé éditeurs, coll. «Le Quatrième Mur», nº 1, 1983, 51 p., ill.

Je t'haime Mona Moure met en scène un jeune couple qui se veut sympathique, frais, ouvert. Lui, Toni Mage, est «de la race nouvelle des mâles améliorés» et elle, Mona Moure, la féministe de ses rêves. Ils attendent impatiemment la naissance de leur enfant, qu'ils nomment... Mona-Toni! Les parents se disputent alors l'enfant, son amour, sa chaleur, sa présence. Parfois, ils trouvent un terrain d'entente: «Dans notre couple, on a chacun notre boutte: elle s'occupe de la bouche, je m'occupe de la couche...» Mais, le plus souvent, c'est la chicane. Bêtise et caprices risquent même de brouiller à jamais les amoureux, lorsque, à la fin, tout rentre dans l'ordre grâce à leur souplesse (absence?) de caractère.

Déconcertante de naïveté, à tous points de vue (dialogue, caractère des personnages, jeux de mots), cette pièce prétend être une étude de l'individu au sein du couple. Mais au lieu d'assister aux échanges enrichissants de deux adultes, le lecteur est témoin d'un mince dialogue entre marionnettes dont la personnalité est façonnée par leurs caprices. «Tu sais bien que je souffre d'insécurité intellectuelle: je change d'idée à toutes les secondes», avoue Toni à sa blonde en guise d'excuse. À sa place, je ne m'en vanterais pas.

marie malo

«hawkesbury blues»

une prise de parole nécessaire

Texte de Jean Marc Dalpé et de Brigitte Haentjens, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1982, 74 p.

À l'image de la petite ville qui lui sert de toile de fond, Hawkesbury, située à mi-chemin entre Ottawa et Montréal, aux limites du Québec et de l'Ontario, *Hawkesbury Blues* chevauche deux langages et deux façons de transposer la réalité. Teintée d'anglicismes: «J'vais manquer ça (...) le Chenail» (p. 21) et d'expressions typiquement françaises (ramassées où?): «Ben si, m'man» (p. 47), «Bon Dieu, Louise, arrête de m'tomber dessus» (p. 53), alternant entre dialogues et chansons, elle relate, quand même assez habilement, vingt ans de la vie d'une femme. Vingt ans pendant lesquels la résignation face à l'expropriation s'est transformée en détermination et en prise de conscience. Malgré la lucidité et la dureté des constats («Icitte, à Hawkesbury, on est reconnu pour trois affaires: le plus haut taux de chômage en hiver, le plus haut taux d'analphabètes, pis le record d'endettement per capital, comme qu'y disent.» p. 29), la pièce de Dalpé et de Haentjens laisse percer espoir et humour. Pour un blues, c'en est un, mais ses accents sont ceux d'un rock énergique.

diane miljours